

OLEV

Les salauds, les salauds m'ont volé mon vélo !

Telle fut la réaction d'Olev lorsqu'il découvrit qu'on lui avait volé son unique moyen de locomotion. Pour être plus exact, il s'empourpra, hurla, pleura, vociféra, proféra mille jurons et resta planté là, sous la pluie, sans bouger, son regard fixe plongé dans un désespoir infini. C'est ce jour-là que je le rencontrai, alors qu'il était debout depuis déjà deux heures sous la pluie, muet, comme incapable de remuer le moindre membre et trempé jusqu'aux os – il avait d'ailleurs plus l'air d'un cadavre que d'un être vivant, si bien qu'on eût dit à le voir qu'il venait de perdre un être cher ou bien qu'on lui avait annoncé sa mort prochaine. Mais qu'on n'aille pas ici croire l'individu superficiel ou quelque peu naïf en raison de ce qu'il se trouvait dans un tel état pour un simple vélo, car ce n'était pas d'un simple vélo, qu'il s'agissait. Il faisait nuit, il faisait froid, un homme venait de voir sa vie s'envoler.

L'histoire d'Olev est singulière. Il naquit dans un petit village près de Domuse au sein d'une famille de paysans qui avait toujours vécu dans des conditions modestes et dont les générations successives avaient su perpétuer des traditions séculaires de bonté, de générosité, mais aussi de justice et de sévérité. Olev, comme son père et son grand-père avant lui, était le seul garçon parmi cinq enfants, ce qui faisait de lui l'unique héritier potentiel de ce qui depuis trois générations se transmettait de père en fils : une bicyclette. Lorsque son père mourut, Olev avait vingt ans, et ce fut alors son tour de chevaucher l'héritage familial pour traverser sentes escarpées et chemins de campagnes, rues pavées et routes goudronnées, villes et villages en tous sens, sans que jamais la monture ne lui fût défaut, si bien qu'au fil du temps cet agglomérat de barres métalliques, de câbles et de caoutchouc finit aux yeux d'Olev par prendre vie.

Cette bicyclette n'avait rien de très particulier. Son grand âge expliquait la rouille en certains endroits du cadre, fait d'un alliage de chrome et de métal, seul élément dans la constitution de Véla (c'est là le petit nom qu'avait donné le grand-père à sa monture) qui fût d'origine, excepté la chaîne. Des poignées aux plateaux, en passant par les pédales, les roues, la selle, les moyeux, les freins, la fourche et jusqu'au guidon, tout avait été remplacé par autant de pièces disparates à mesure que le vélo vieillissait, ce qui lui conférait cette aura d'étrangeté, mais aussi de gaieté colorée, qui n'avait jamais manqué de surprendre, parfois d'émerveiller, les personnes que le hasard avait placées sur la route d'Olev, si bien qu'en fin de compte il semblait qu'Olev lui-même fût tout empreint de ce caractère unique – Olev était un homme de coeur, quelque peu excentrique à de certains moments,

mais toujours d'humeur joyeuse et prêt à rendre service à ses proches.

Etonnamment, la chaîne de Véla ne se rompit jamais. Chaîne et cadre étaient donc vieux de trois générations d'hommes, et dans l'esprit d'Olev, il leur faudrait encore plusieurs générations d'hommes pour se briser, si toutefois cela devait arriver un jour, ce qui semblait hautement improbable. Quand les roues de Véla se voilaient, quand ses bielles se brisaient, quand les câbles se rompaient, chaîne et cadre de leur côté demeuraient intacts, quelles que soient les circonstances, résistant aux intempéries ainsi qu'aux divers accidents de l'existence, comme d'invincibles immortels – chaîne et cadre étaient le cœur de Véla, sa vie, son âme, et jamais ses roues ne s'arrêteraient de tourner tant qu'un homme serait là pour la guider. Lorsque Olev avait saisi son guidon pour la première fois, s'était installé confortablement sur sa selle rigide, il avait tout de suite senti cette énergie, cette puissance, envahir son être, avait eu l'impression que désormais sa monture et lui ne seraient plus qu'un, que de la vie de l'un dépendrait celle de l'autre. Le métal et la chair se mêlèrent, le pacte était scellé.

Sur sa monture de métal, Olev quitta son petit village natal à l'âge de vingt-et-un ans pour se rendre à Domuse, dans l'espoir d'y trouver du travail, frappant à toutes les portes, usant de son éloquence naturelle, de son incroyable charisme, pour se tisser rapidement un réseau de contacts étendu qui bientôt lui permit de monter dans la rue Marcel Pagnol un petit atelier d'ébénisterie, dont le succès fut aussi prompt que son art dans le domaine à se faire reconnaître des connaisseurs. En effet, cela faisait déjà sept ans qu'Olev perfectionnait sa technique auprès d'un artisan dont la réputation n'était plus à faire lorsqu'il se rendit à Domuse, et très vite on fut subjugué par son talent, tant il avait su dépasser le maître dans l'art de façonner des meubles, de tailler des moulures ou bien encore de sculpter des objets de sa création, rajoutant toujours ici ou là ce petit détail, cette petite volute, ce petit ornement discret, qui étaient devenus sa marque de fabrique. De la sorte Olev connut le bonheur et le succès, se consacrant à sa passion cependant que tous les matins il se rendait à l'atelier chevauchant Véla, toujours fidèle. Volant sur les voies telle une vélie sur l'eau.

Et c'est également ainsi, grisé par la vitesse et le vent sur son visage, qu'Olev rencontra son premier amour, son unique amour : Eva. Un jour qu'il rentrait chez lui, pédalant et rêvassant le long de trottoirs irréguliers, évitant de justesse les véhicules dont il croisait le chemin, manquant percuter une camionnette à pleine vitesse alors qu'en songe il se voyait voler haut dans les airs, Olev, inattentif, s'engagea dans une ruelle inhabituelle et fit de la sorte un léger détour par le Quartier Latin, dont il put admirer l'université séculaire, les petits immeubles aux murs garnis de bois et de fleurs, le grand parc aux cygnes, la sublime cathédrale gothique avec sa porte massive, ses fenêtres

en ogive et ses gargouilles oisives, les magasins d'antiquités et les petites librairies où l'on pouvait trouver force livres rares et précieux, tant d'histoires dans l'obscurité des tiroirs, et enfin les petits commerces, dont une minuscule boulangerie, à peine plus grande qu'un boudoir, devant laquelle il chuta, basculant par-dessus la roue de devant pour s'aller aplatir au pied de la vitrine.

Là-dessus, une jeune femme sortit tout effrayée de la boulangerie. Quelle chute ! Vous ne vous êtes pas fait mal, au moins ? Des yeux se rencontrent, s'illuminent. Non, merci, tout va bien, enfin je crois. Une main douce et fine se pose sur l'épaule d'Olev, une voix tendre le caresse : laissez-moi vous conduire à l'intérieur, je vais m'occuper de vous. On laisse dehors le vélo, sur le cadre duquel une jeune chatte blanche s'est curieusement lovée, ronronnant tranquillement, comme si de rien n'était. Il fait chaud, dans la boulangerie, la jeune femme s'affaire, court à droite, à gauche, ramène quelques pansements, un peu de désinfectant. Rien de bien grave, juste quelques ecchymoses et deux ou trois blessures superficielles, dans quelques jours on ne verra plus rien. On imbibe un morceau de coton, le presse contre le genou, puis le coude. Olev sent un léger picotement, demeure impassible, peut-être pour impressionner la jeune demoiselle, en profite pour engager la conversation. Comment vous appelez-vous ? Je m'appelle Eva. Quel beau prénom ! La demoiselle se penche, sa poitrine effleure le bras d'Olev, son parfum l'envoûte, à nouveau les regards se croisent. On sourit, on rougit.

Le mariage d'Olev et d'Eva se déroula selon la tradition. Les deux familles étaient présentes et l'entente fut cordiale, si bien qu'après la signature à la mairie, la cérémonie, le rituel à l'église, l'apéritif, le repas, la fête enfin, l'on convint de se retrouver plus tard pour discuter, prendre le thé dans la maison de campagne des uns, l'appartement des autres, peut-être même dîner, si l'occasion venait à se présenter. Lorsque la nuit du mariage prit fin, que les festivités laissèrent place à la fatigue et qu'il fut temps de tout ranger, Olev prit Eva par la main pour l'emmener faire un tour à vélo jusque dans les bois, et c'est à vélo qu'en vérité les deux amants convolèrent, sous la lune, humant au passage le parfum des feuilles humides, la délicieuse odeur des arbres et de la terre, cependant qu'une incroyable symphonie sylvestre se dessinait dans les airs, à mesure que les êtres de la nuit s'éveillaient, vibrant, chantant, ululant, célébrant la clarté céleste, la splendeur sélénite et l'union de ces deux êtres qu'avait unis le destin. Arrivés au coeur d'une clairière improbable, Olev laissa sa monture se reposer contre la souche d'un chêne, à l'abri des limaces, pour aller s'allonger dans l'herbe auprès de sa bien-aimée.

Le lendemain sur la souche on put lire ce court poème :

*Vos lèvres sont douces,
I love you.*

Eva ne put réprimer un rire gêné, baisa gentiment la joue d'Olev (qui n'avait rien d'un grand poète, il fallait bien l'avouer), puis, enfourchant Véla, se tourna vers Olev et reprit son vers à voix haute : *I love you. Too*. Le jeune marié, tout heureux, se rua sur Eva, la prit dans ses bras, l'embrassa mille fois, puis la plaça sur ses genoux afin de prendre le chemin du retour. Quelque temps plus tard, ils s'installaient à Domuse dans leur premier appartement, rue Gertrude Stein, dans laquelle ils vécurent heureux pendant quelques années, eurent deux ou trois enfants aux prénoms compliqués, avant que le hasard et le destin n'emportent Eva, trop jeune, trop jeune, loin d'Olev au royaume des morts. Au comble du désespoir, Olev partit ce jour-là seul sur son vélo, sillonna Domuse en tous sens, et comme soudain dépourvu de tout sens de l'orientation se retrouva perdu dans ces mêmes bois qui avaient accueilli leurs ébats nocturnes d'autrefois. Là, il pleura mille larmes, jura que jamais il ne se remarierait, promit d'éduquer au mieux leurs enfants, ce qu'il fit.

L'enterrement d'Eva se déroula selon la tradition. Les deux familles étaient présentes et l'entente fut cordiale, si bien qu'après la veillée, la cérémonie, le rituel à l'église, le repas en l'honneur de la défunte, il fut convenu de se retrouver plus tard pour discuter, prendre le thé dans la maison de campagne des uns, l'appartement des autres, peut-être même dîner, si l'occasion venait à se présenter. Quel triste événement ! Pauvre Olev, que va-t-il faire, maintenant ? Je suis sincèrement désolée pour votre fille. La nuit tombée, le veuf à vélo s'en alla parcourir à nouveau les bois, et les feuilles mortes craquèrent sous les roues de Véla, et dans les arbres squelettiques le vent souffla, siffla, cependant que dans l'obscurité se dessinaient les ombres d'un silence pesant, mais apaisant, dont émergeaient de temps à autre des bruits étranges et feutrés, parfois presque inaudibles, qui bientôt s'entremêlèrent pour former une mélodie funèbre en souvenir de sa bien-aimée disparue. Olev finit par retrouver la souche, posa ses lèvres sur les quelques mots du poème, versa quelques larmes, répéta jusqu'à s'endormir *I love You, I love you, I love you*. Il plut à verse.

Le lendemain le trouva bouche contre terre, répétant en rêve ses malheureux vers :

*Vos lèvres sont douces,
I love you.*

Et il pleuvait encore, et il pleurait encore, lorsque je le rencontrai. Olev était resté deux heures sous la pluie, sans bouger, le regard perdu dans le vide, à méditer peut-être sur le sort de sa

bicyclette, peut-être sur celui qu'il réservait à la personne qui la lui avait subtilisée. Or, le voleur, c'était moi. Et quelle ne fut pas sa réaction ! Lorsqu'il me vit arriver sur Véla sous l'averse, Olev se rua sur moi, plein de rage et de haine malgré son âge, et semblait sur le point de m'étrangler lorsque je lui tendis son bien, lui rendis sa monture, m'excusant tant bien que mal d'avoir été contraint de la lui emprunter sans même son accord et, lui ayant expliqué les raisons de mon *vol*, je vis alors son visage se décontracter, son regard s'illuminer, tandis que le soleil naissait à l'horizon, découpant les angles des bâtiments à l'entour, creusant de sa lumière les ombres cependant que tout objet prenait du relief pour se détacher de la ténèbre première. C'est là qu'il me conta son histoire, des étoiles dans les yeux, ses rides se précisant peu à peu, à mesure que son récit progressait, pour enfin laisser paraître sur ses traits un sourire radieux – il avait retrouvé Véla, sa vie, sa voix.

Nombre de mots : 2094.